

[fol. 1] De notre plantation sur Santée dans la Caroline ce 18 Mai¹ 1688

Puisque vous voulez bien vous intéresser dans la vie que nous menons ici, il est bien juste que je vous en rende compte et que je vous en fasse un petit détail, je reprendrai dès le voyage que nous fîmes en ce lieu, je vous en mandais le dessein, nous partîmes sept à huit français des principaux Monsieur² de Rivedoux et Boyd de Bourdeaux étaient du nombre, nous vîmes sur cette rivière chercher un lieu propre non seulement pour ce qu'il y avait alors des français dans le pays qui n'étaient point établis, mais pour ceux aussi qui pourraient nous venir joindre nous trouvâmes ce que nous cherchions, un endroit élevé sur une fort belle rivière, belle vue, grand air, de bonnes eaux, et le plus beau pays de la Caroline fort contents de notre découverte nous retournâmes trouver nos amis, et nous résolûmes de faire encore le même voyage par terre, pour connaître mieux le lieu nous le fîmes à pied et quoi que gens peu accoutumés à pareilles fatigues et qu'il fallut coucher au milieu des bois plusieurs jours de suite dans le mois de février, nous nous tirâmes bien d'affaire fort contents de notre voyage et résolus d'aller au plutôt nous établir, nous partîmes dans les derniers jours de Mars de l'année passée une cinquantaine de personnes tous hommes, les femmes auraient été peu propres pour les fatigues qu'il fallait souffrir, il fallut commencer par couper des arbres et nous donner de l'air puisque la nouvelle ville que nous voulions commencer n'était qu'un grand bois rempli de beaux et de grands arbres, là une voile de bateau fut notre première maison et la terre notre lit, une cabane à la sauvage assez passablement convertie d'une herbe commune dans le pays et fort propre à cela, (qu'on appelle palmettes) fut notre seconde maison, nous y avons logé avec beaucoup d'incommodité près de cinq mois de suite, enfin nous bâtimes une petite maison de bois qui nous parut un palais elle était petite mais assez commode et nous nous y sommes très bien trouvés, nous passâmes ainsi tout l'été dernier qui fut assez rude par des pluies presque continues et des fièvres qui furent générales, Monsieur de l'Isle en fût attaqué à diverses reprises mais peu d'accès à chaque fois, pour moi j'en eu douze de suite violentes et qui m'affaiblirent beaucoup, la fatigue d'un voyage où j'avais beaucoup souffert en fut, je crois, la seule cause, depuis ce temps-là nous nous sommes portés parfaitement bien et l'un et l'autre, et pour moi jamais je ne fus si bien, nous passâmes tout l'été dernier en société, dans un pays aussi nouveau nous voulions connaître les habitants avant de nous séparer et de nous exposer à leurs insultes, mais ces [fol. 2] sauvages sont la douceur et la timidité même et bien loin de devoir les craindre ils nous servent extrêmement, ils nous fournissent du gibier et du poisson avec abondance, les cerfs surtout et le coq d'Inde ne nous ont pas manqué depuis que nous sommes ici et cela presque pour rien, les cerfs y sont beaucoup plus petits qu'en Europe mais de meilleur goût, la viande plus blanche et plus délicate et très bonne soit bouillie, soit en ragout et ils sont si abondants que nous en avons eu nous seuls une soixantaine et plus de quatre vingt et tant de coqs d'Inde, du moins aussi bons et aussi gros que ceux de l'Europe, nous en avons fait bonne chère tout l'hiver passé. C'est rafraîchissant sans conter plusieurs autres sortes de gibier et du poisson qui nous vient de temps en temps et qui est très bon nous aident extrêmement à vivre, sans cela nous aurions beaucoup souffert dans un lieu aussi désert et éloigné de commerce et où on ne pouvait rien faire venir qu'avec beaucoup de peine et de dépense et ils nous coûtaient si peu surtout dans le commerce que j'ai eu des cerfs à moins d'un sol ou deux de France et de quatre ou cinq coqs d'Inde pour le même prix; les Indiens nous le font payer un peu plus cher à l'heure qu'il est, mais on peut toujours dire que nous

¹ Spellings have been modernized here and throughout the document.

² Abbreviations have been extended here and throughout the document.

les avons presque pour rien; le pris en augmentera à proportion que le nombre en diminuera auprès de nous, ce qui arrivera infailliblement, mais alors nous nous en passerons avec facilité, on a du bétail, on aura une bonne basse-cour, bon jardin et avec cela on peut vivre, nous l'éprouvons présentement, nous avons quitté le lieu destiné pour la ville, nous avons une maison bâtie dans un lieu très agréable où nous avons fait une plantation, nous y avons du bétail, de la volaille et nous y vivons Dieu merci assez bien, nous pouvons même y régaler nos amis, nous y en avions hier cinq ou six, Monsieur de Rivedoux en était un et deux dames Perdriau de la Rochelle, avec le mari d'une d'elles qui s'appelle Huger nous leur fîmes assez bonne chère du gibier que nos Indiens nous avaient fourni, nous nous voyons assez souvent, Monsieur de Rivedoux n'est qu'à deux milles de notre plantation [en marge = environ une heure de chemin] c'est-à-dire à peu près loin comme de Cramais au pont de la pierre, nous avons des voisins plus proches avec qui nous vivons fort agréablement, notre colonie est en tout de douze à treize familles tous français, tous réfugiés, tous honnêtes gens, nous vivons ensemble sans façon, sans ennui, et avec beaucoup d'intelligence, nous avons parmis nous un gentilhomme Suisse de Venay auprès de Lausanne fort honnête homme, et fort notre ami, il quitta le service de Hollande où il était et dont il n'était pas content, il n'est pas fâché d'être ici, il y en a peu de nous qui s'en repentent, ce n'est pas qu'à vous dire le vrai le pays soit absolument comme on nous l'a dépeint, quand on fait une relation on embellit d'ordinaire le sujet afin de plaire d'avantage au lecteur, et ce sont presque toujours des portraits flattés que ceux qu'on nous donne des pays éloignés dont on nous parle, du moins on ne nous en montre que le beau côté et on ne nous parle presque jamais de la peine qu'on a à s'y établir, elle est pourtant très grande cette peine, quand l'endroit est nouveau et aussi peu peuplé que l'est la Caroline et c'est ce qui dégoute la plupart des gens [fol. 3] qui y viennent. Il faut de la résolution pour surmonter les premières difficultés et tout le monde n'en a pas; depuis peu un nombre considérable de nos français nouveaux venus nous ont abandonnés, c'en a été l'unique raison, Monsieur Boudinot et sa famille en sont, il est vrai qu'il a épousé Madame d'Ariatte la veuve, comme il s'était fait une idée avantageuse de la Caroline et qu'il s'y était proposé un commerce considérable, il a été rebuté quand il a vu que l'effet ne répondait pas à ses espérances, il est allé à la Nouvelle York qui est un autre canton de ce nouveau monde environ à deux cent lieues d'ici plus peuplé beaucoup, plus froid et dont on a dit beaucoup de bien, mais je crains toujours la surprise et je voudrais fort le connaître par moi-même pour savoir ce qui en est, je regrette Monsieur Boudinot. Il me paraissait honnête homme et de bonne société, Mesdames Thauvet ont aussi pris le même parti, elles s'étaient rendues en Caroline avant nous et elles étaient de notre nouvel établissement mais pendant qu'elles y travaillaient elles apprirent qu'un frère qu'elles avaient dans les îles en était sorti et qu'il était en Nouvelle York avec plusieurs Nègres qu'il avait sauvés, elles ont cédé aux instances qu'il leur à faites de l'aller joindre, elles sont parties pour cela, nous avons vu partir avec ces deux familles soixante autres personnes pour le même pays que nous avons peu regrettées à la réserve de quelques familles de l'Île de Ré de fort honnêtes gens, ce n'est pas encore le tout nous sommes sur le point de perdre un homme dont le départ nous sera plus sensible, c'est de Monsieur de Verciant dont je veux parler, il n'a pas voulu se joindre à notre petite société et il avait acheté d'ici auprès de Charleston un lieu qui me plairait assez, la maison est jolie et assez commode, sa plantation est étendue et n'est pas mal située et il y vivait assez doucement mais en général il n'est pas content du pays, il y fut incommodé l'année passée, il ne l'a pas trouvé si bien qu'il l'avait cru et les relations le lui font aujourd'hui trouver désagréable tant il est dangereux de louer trop ce qu'on veut qui nous plaise, pour moi, je ne suis point un testé de ce pays, il n'est ni si beau qu'on nous l'avait dit ni si avancé, je le trouve un peu plus bas et humide, au moins l'été les

cousins y sont incommodes et l'été y en est un peu chaud et même malsain s'ils sont tous comme le dernier, d'ailleurs la vie y est sans délicatesse, et on y manque de bien des choses qu'on regarde ailleurs comme les douceurs de la vie, avec cela je ne vois pas que ce ne soit un endroit comme pour ceux qui comme nous ayant peu de choses ne veulent que vivre en repos, si ce pays n'est pas beau partout, il y a des cantons entre autres celui où notre petite colonie est placée qui ne peuvent être guère plus agréables, presque tous ceux qui l'ont vu en conviennent, nous avons en notre particulier pour notre plantation une situation dont je suis très content, c'est un lieu élevé sur notre belle rivière, la vue fort étendue, le rivage beau et couvert de grands arbres verts huit mois de l'année pour le moins beaucoup d'air et de fort bonne eau. Si les cousins sont incommodes c'est surtout pour les nouveaux venus et pour les premiers défrichements, on les éloigne de soi à mesure qu'on se donne de l'ouverture et j'espère que l'année prochaine nous en aurons peu, outre que l'on s'y accoutume, pour les pluies de l'été et les maladies dont elles sont accompagnées, c'est ce que je [fol. 4] trouve de plus fâcheux, mais les vieux habitants nous assurent qu'ils n'en est pas ainsi tous les étés et que le passé était tout à fait extraordinaire, j'attends avec impatience ce que j'en dois croire par l'épreuve de celui-ci je ne doute point que les chaleurs un peu plus grandes que les notre ne soient ce que nous trouverons de plus rude ici, je n'y vois pas pourtant une si grande différence que je ne croie que ce canton pour le chaud et pour le froid ne réponde presque parfaitement au Languedoc, les deux hivers que j'ai passés ici ont été froids mais beaux et secs et les autres saisons hors l'été si belles que je ne souhaiterais jamais un plus beau climat à cette seule saison près, d'ailleurs si on y manque de plusieurs choses qu'on regarde ailleurs comme les commodités et les agréments de la vie comme de vin, de blé d'Europe et des fruits hors les pêches, les figues, et les mûres qui s'y trouvent en abondance, on peut espérer que le temps donnera le reste, le blé de l'Europe n'y est pas commun je l'avoue mais beaucoup de gens s'en passent fort aisément quoi que le blé d'Espagne qui fait le pain Caroline la fasse grossier et peu agréable d'abord on s'y accoutume, j'en mange comme de l'autre, et surtout quand il est un peu mêlé de fleur d'Europe qui le rend plus délicat, c'est ainsi que nous en usons, les pays voisins nous en fournissent à un prix qui n'est pas excessif, il y a même quelques particuliers ici qui en amassent j'en ai mangé du pain assez bon et bien des gens espèrent qu'il viendra à l'avenir, pour le vin on est après à en faire l'épreuve et si elle réussit comme j'y vois beaucoup d'apparence ce pays ici changera en bien peu de temps, et d'un désert qu'il est en pourra devenir un des plus agréables endroits de toute l'Amérique, les vignes croissent naturellement et donnent des raisins qui quoi que petits et sauvages se peuvent manger, on a encore d'autres espérances considérables pour l'établissement de ce pays ici, la soie et le riz; pour le riz il ne peut presque manquer d'y réussir, il demande un pays chaud et humide, et celui-ci l'est, mais c'est une chose qui ne se peut faire qu'à grands frais et il n'y a que les gens aisés qui puissent l'entreprendre, la soie y réussira aussi fort bien mais il faut de grandes avances parce qu'il faut de grands logements; tous ceux qui se connaissent dans ce commerce en espèrent beaucoup et Monsieur Gaillard qui m'a rendu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et qui est parmi nous depuis deux mois croit que c'est un moyen sûr et croit de faire bien ses affaires ici, il n'est pas le seul, il y a un français qui espère avant trois ou quatre années en faire pour plus de mille pistoles par an, il a déjà plus de dix ou douze mille mûriers dans cette vue-là. Voilà madame les espérances des grands planteurs, je ne sais si elles sont bien fondées; pour nous nous ne voulons que passer doucement [fol. 5] en repos le reste de notre vie, et il ne fait point pour cela de si grands rêves les plus courts même pour la tranquillité de la vie et de renoncer de bonne heure à notre ambition et à notre vanité, ce pays le demande plus qu'aucun lieu du monde, en partant de l'Europe nous étions entêtés encore de grandes terres, et d'autres folies qui n'étaient pas

plus de saison, mais en vérité nous sommes devenus sages contents d'une petite maison de vingt-cinq pieds, bâtie de bois à la Carolinaise, mais pourtant commode avec douze ou quinze journaux de terre qui nous suffiront pour nous donner de quoi nous nourrir, nous laisserons faire aux autres de plus grands projets, Monsieur de la Chab[ociere] de qui vous me demandez des nouvelles n'a pas réussi dans les siens, ils paraissaient bien imaginés et un moulin à scier du bois pour bâtrir qu'il avait en tête lorsqu'il arriva ne devait pas lui donner moins de mille ou douze cent pistoles de revenu tous les ans, il avait amené dans cette vue des charpentiers pour le bâtrir et les choses qui lui étaient nécessaires mais la mort de l'entrepreneur a renversé tous ses projets et de plus de cinq cent écus d'avance qu'il avait fait pour ce dessein, je crois qu'il n'en a tiré qu'une leçon de morale toujours utile dans la vie, Dieu sans doute qui ne nous a privés de nos bien et des douceurs de la vie que parce que nous en avions abusé; ne veut plus que l'abondance nous expose encore aux mêmes abus et aux mêmes effets de sa colère. Monsieur de la Chab[ociere] est auprès de Charleston dans une plantation que Monsieur son fils avait achetée dans son premier voyage dans ce pays ici, il l'a abandonné au premier jour pour venir se rejoindre à lui qui est sur cette rivière et notre voisin d'assez près, il est un peu plus avancé que nous, il a trois nègres et une négresse qui sont une richesse considérable dans le pays, nous n'en avons point et je ne sais même si nous pourrons nous en donner, nous avons des serviteurs français, j'en ai pris un depuis trois jours qui vint dans ce canton chercher de l'ouvrage, il s'appelle Califon, il m'a dit, Madame, qu'il vous avait longtemps servi de métayer et qu'il était père d'un petit garçon que j'ai vu votre laquais, il me semble aussi que je l'ai vu chez vous, il est venu dans un assez triste état, sortant de chez un maître qui ne lui a laissé que la chemise qu'il avait sur le dos, il y a déjà deux ans et demi qu'il est dans le pays je le retiendrais s'il fait bien son devoir, on m'a dit qu'il travaillait bien, c'est quelque chose de pouvoir être en aide aux malheureux, c'est là le plus grand plaisir que je me suis proposé en venant ici, et s'il y vient quelques uns de nos pauvres français, comme je crois bien que cela pourra être, nous ne leur [fol. 6] seront pas inutiles, ceux qui viendront nous joindre trouveront le chemin bien aplani, ils trouveront aussi en arrivant de quoi se loger, du bétail et d'autres commodités qui rendent la peine d'un établissement beaucoup plus aisée à supporter, si ce pays était tel que je souhaiterais et tel même que j'espère qu'il le deviendra, je ferais mes efforts pour y attirer mes amis, mais je serais au désespoir d'y avoir engagé personne qui eut lieu après cela de s'en repentir. Ce pays n'est ni pour les gens qui ont beaucoup de biens, ni pour ceux qui veulent mener une vie aisée, ni pour ceux qui n'ont rien du tout, il n'est propre qu'aux gens à qui il reste encore quelque chose, qui veulent travailler, qui sont résolus à souffrir et qui préfèrent le repos à tout.

[Initiales]